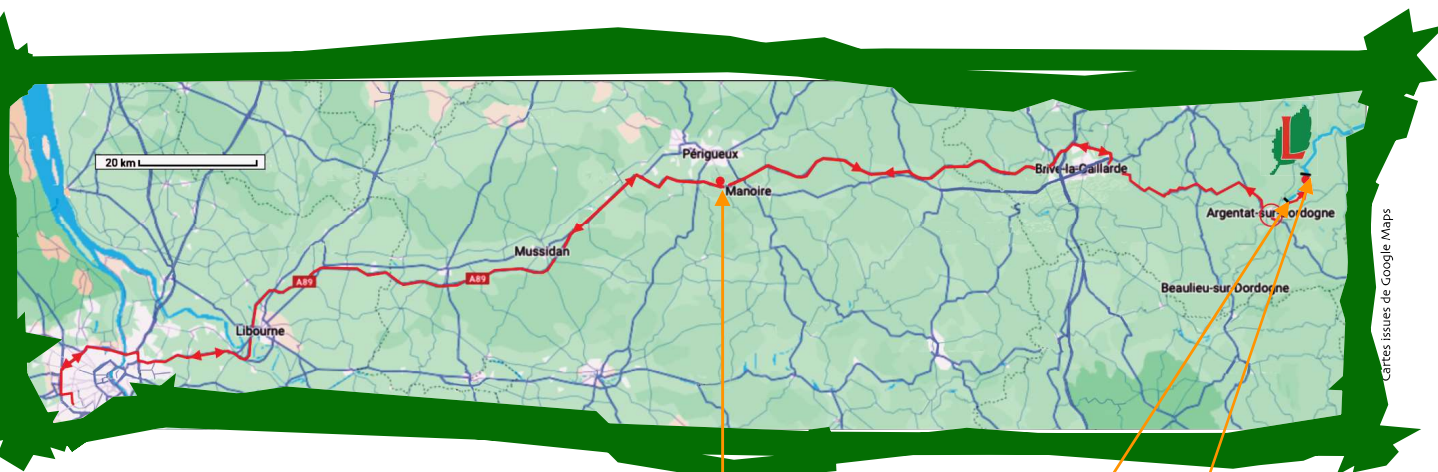


# Chastang et Argentat



26 avril 2025



Aire du Manoire

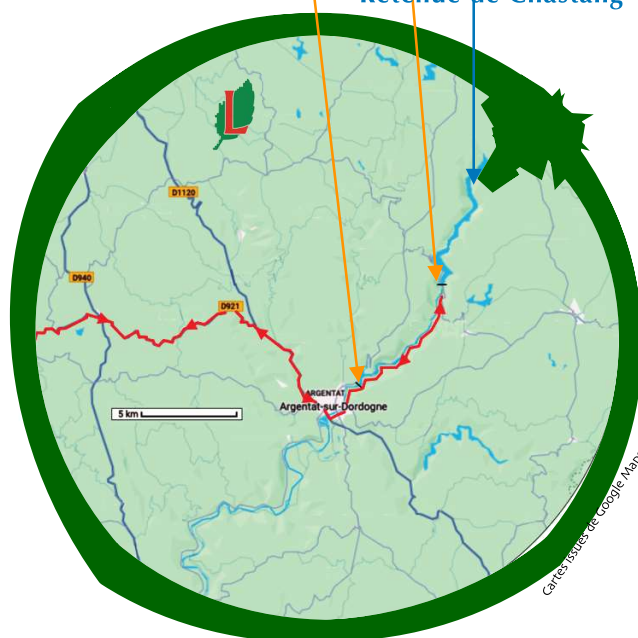
Barrage du Sablier

Barrage de Chastang

Retenue de Chastang



**Visite du centre d'interprétation "Odyssélec"**  
(Pages 3 et 4)



**Visite du barrage du Chastang**  
(Pages 4 à 7)



**Visite d'Argentat-sur-Dordogne**  
(Pages 8 à 13)





## PARTIR VERS L'EST

**B**ien sûr, ce ne sera pas un samedi comme les autres. Non pas parce que le Comité du Monteil remonte la Dordogne jusqu'à son premier grand barrage. Non pas parce que le ciel est gris et la pluie annoncée. Mais parce que le centre du monde, pour aujourd'hui 26 avril 2025, s'est déplacé de Kharkiv ou Gaza vers Rome où l'on inhume le 266<sup>e</sup> pape dans l'église d'un quartier populaire de Rome ; le pape dit des pauvres a, en effet, souhaité reposer, pour l'éternité, parmi les pauvres et les délaissés de la capitale italienne et non sous les ors de la basilique Saint-Pierre.

7 h 40 : nous sommes revenus sur "notre" aire (comme je l'ai souvent écrit dans les récits précédents), l'aire du Manoir, près de Périgueux : depuis chez nous, il faut prendre l'A89 pour partir vers l'Est. Jean-Claude nous donne trente minutes d'arrêt – pas une de plus, ce qui est toujours insuffisant lorsque une cinquantaine de personnes se présente en même temps pour un café et une viennoiserie, surtout si une seule employée assure le service. Bon, ce matin, elles sont deux mais ce n'est quand même pas suffisant...

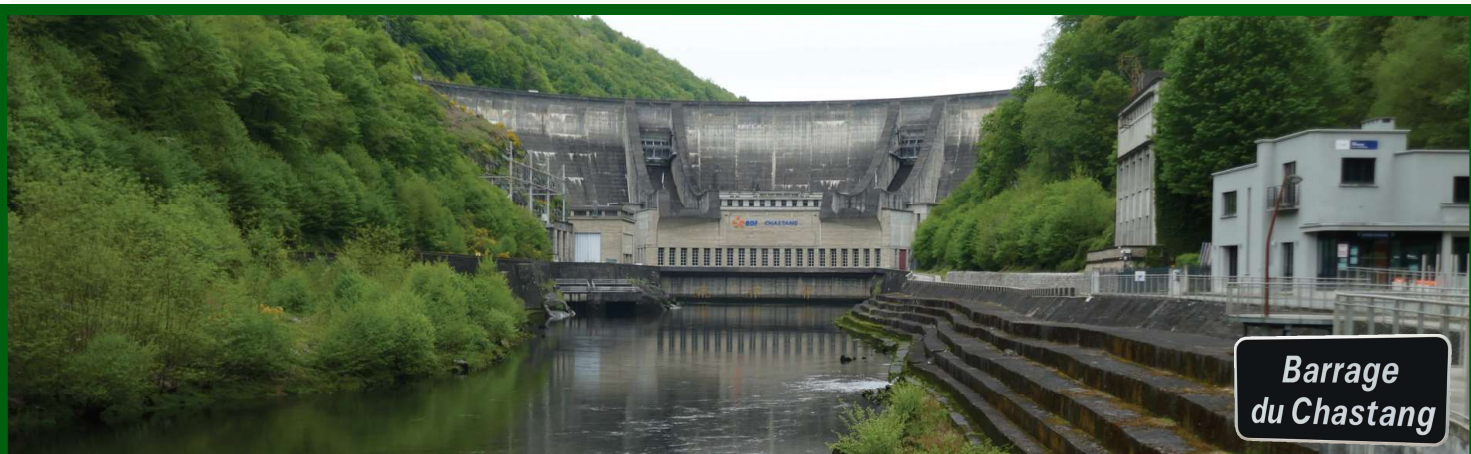
8 h 15. C'est Miguel qui est au volant. Nous avons quitté Pessac juste avant que l'éclairage public ne se réveille de sa nuit. Il pleuvait ; ciel couvert, sombre. Toute la matinée, le bus a avalé les kilomètres vers le rai de lumière qui éclairait l'orient sans jamais le rattraper : le mirage d'une journée lumineuse... Après trois heures de voyage, nous atteignons l'A20, aussitôt abandonnée pour l'ancienne RN 89 en direction de Tulle, aujourd'hui déclassée en RD 1089. À 9 h 45, nous traversons Argentat et sa rivière Dordogne – la ville s'appelle d'ailleurs Argentat-sur-Dordogne – puis remontons le long de la ri-

vière par une route étroite (s'arrêter pour croiser), dépassons le barrage du Sablier, dit aussi barrage d'Argentat, et atteignons, à 10 h précises, le site du barrage du Chastang, notre destination. Nous sommes arrivés à la première marche du Grand Escalier d'eau qui a complètement transformé, dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, les gorges de la rivière Dordogne.

## LE CENTRE D'INTERPRÉTATION "ODYSSÉLEC"

**N**otre groupe compte cinquante-six personnes avec le chauffeur, trop pour une visite commune du site. Aussi sommes-nous partagés en deux : l'un des groupes visitera l'usine pendant que l'autre regardera l'exposition et la mise en scène du centre d'interprétation expliquant la houille blanche et les aménagements de la Dordogne : le Grand Escalier. Mais vingt-huit, c'est encore trop pour visiter l'usine. C'est pourquoi deux guides – Chloé et Solenne – (j'ai compris qu'elles venaient de l'office du tourisme d'Argentat et non d'EDF) prennent en charge deux groupes de quinze, demandent à coiffer une charlotte et proposent des casques. Pendant que trente d'entre nous partent vers le barrage, les autres découvrent le centre d'interprétation joliment nommé "Odysselec".

L'aménagement hydroélectrique de la haute vallée de Dordogne date, pour l'essentiel, du milieu du XX<sup>e</sup> siècle. Quatrième grand ouvrage en remontant la rivière, le barrage de Marèges, non indiqué sur les cartes proposées à l'Odysselec, fut mis en service en 1935 pour alimenter les lignes de chemin de fer électrifiées du Paris-Orléans. Pendant la Seconde Guerre



Le barrage du Chastang poids-voûte, son usine et ses deux évacuateurs de crues. À droite, l'Odysselec

mondiale fut construit le barrage de l'Aigle dit aussi "barrage de la Résistance". Les travaux furent ralentis pour éviter que l'ouvrage ne tombasse entre les mains de l'ennemi. Il fut mis en service en 1945. Les barrages de Bort-les-Orgues (le premier en amont des quatre "grands") et celui de Chastang (le premier en remontant la Dordogne) furent inaugurés en 1952. À ces quatre "géants" il faut ajouter, pour compléter le Grand Escalier, le barrage d'Argentat (dit aussi du Sablier), mis en service en 1957.

En fait, les quatre "grands" auxquels j'ajoute celui du Sablier ne sont pas les seuls barrages construits dans le bassin versant de la Dordogne. De petites retenues existent sur les affluents de la rivière Espérance, dont les noms sont (je suppose) inconnus de la plupart de la population. Un cartel informatif annonce cinquante-huit barrages, vingt-huit usines hydroélectriques et 1 550 MW de puissance. Le bassin-versant de la Dordogne produirait, si j'en crois l'information lue, le dixième de la production hydroélectrique française.

En réalité, cette exposition est davantage conçue pour les enfants que pour les adultes. Dans chaque pièce, un jeu. Je suppose que cette visite doit être fort intéressante pour les élèves d'une classe de CM1 ou de CM2 mais elle se révèle instructive même pour nous-mêmes qui avons passé l'âge de l'école primaire. Certains (certaines) se prirent aux jeux : j'en ai vus ! L'heure qui nous est donnée pour cette visite est pourtant bien trop longue : heureusement, la salle de cinéma propose un film qui retrace l'histoire du barrage mais en dix minutes, on a presque le temps de le voir deux fois ! Il est donc temps d'aller visiter le barrage.

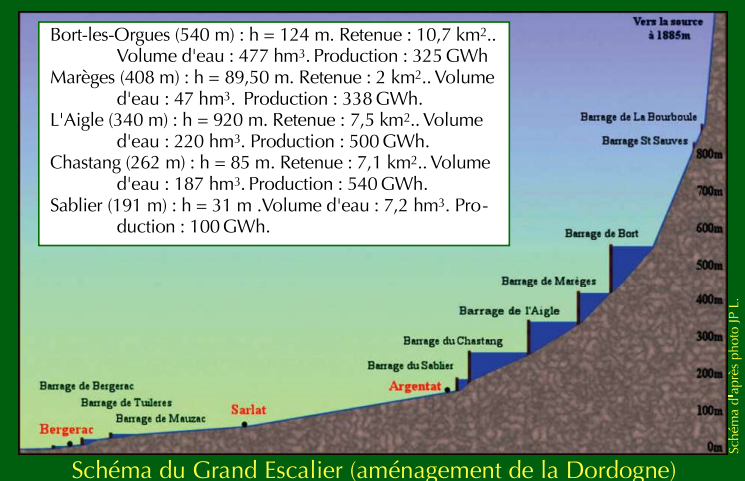
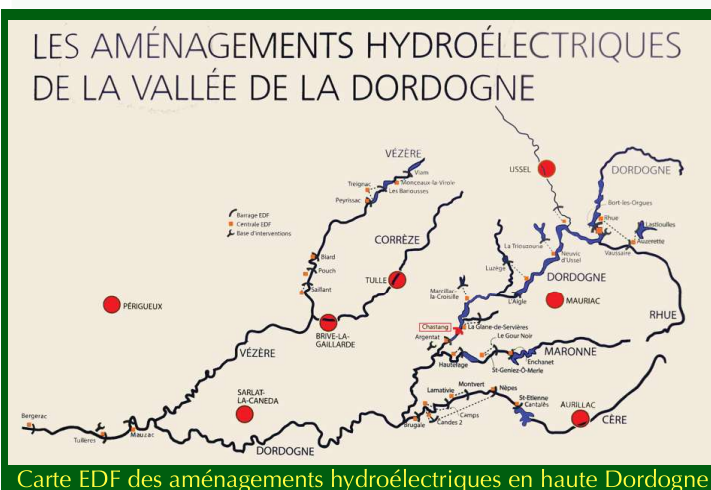
## LA VISITE DU BARRAGE DU CHASTANG

Chloé est notre guide pour visiter le barrage. Une fois coiffée la charlotte et assuré le casque, nous nous dirigeons vers le barrage, énorme mur de béton de près de quatre-vingts mètres de haut et presque vingt-quatre d'épaisseur à la base. Nous écoutons la guide nous poser des questions et tentons d'y répondre avec plus ou moins de succès. À la question "Quelle est la première chose à prévoir avant de construire un barrage ?" la réponse donnée est de faire une étude géologique du site. Les roches doivent être assez résistantes pour tenir l'ouvrage et suffisamment imperméables pour éviter les fuites. Il ne faudrait pas que l'eau s'échappe à travers la montagne ! Ici, au pied du Grand Escalier, la roche est du granite. "Pas mieux !", a dû dire le géologue. Il faut aussi s'assurer que le débit de l'eau soit suffisant. En ce qui concerne la Dordogne, il ne devrait pas y avoir de problèmes. Son régime est plutôt pluvial et, en ces temps de réchauffement climatique, les pluies ne devaient pas manquer sur le Massif Central.



Vanne papillon

Construire un barrage ne peut se faire sans couper le robinet de la rivière. Des galeries de contournement des eaux sont donc creusées avant le début des travaux proprement dits et l'arrivée de l'une de ces galeries est encore visible, rive droite, à quelques mètres de l'ouvrage. Pourtant, la Dordogne n'étant guère docile, plusieurs crues ont interrompu les travaux et dévasté le chantier : il a fallu recommencer plusieurs fois. La guide est assez fière de dire que, malgré ces aléas, le barrage fut édifié en quatre années seulement, ce qui est une sorte de record. Pour construire, il faut de la main-d'œuvre : mille cinq cents ouvriers furent embauchés pour construire





Chastang. Mille cinq cents qui vinrent de l'extérieur car la région est plutôt vide. Parmi eux, des prisonniers allemands (on était pendant ou juste après la guerre), des Espagnols et des Portugais qui avaient fui les dictatures de Franco et Salazar, des Maghrébins et, je suppose, quelques Français quand même. Il fallut loger tous ces gens et certains villages qui se mouraient retrouvèrent vie : écoles, coopératives, cinémas, commerces, centres de soins, nous énumère la guide. À l'inauguration du barrage, beaucoup partirent vers d'autres chantiers et quelques-uns, rares, s'implantèrent sur les bords de la Dordogne.

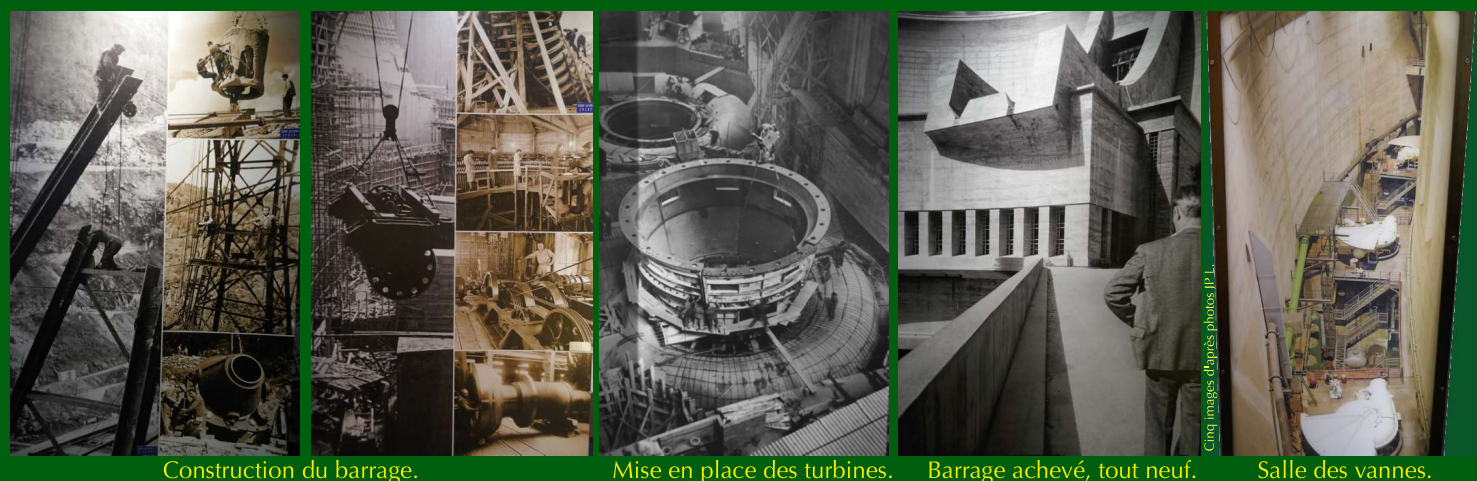
De la construction, il reste la tour à béton, debout sur le flanc de la montagne. Chloé explique que deux téléphériques de sept et vingt-trois kilomètres étaient reliés à cette tour, l'un apportant le ciment depuis la gare d'Eyrein, l'autre les matériaux. Si la tour existe encore, les téléphériques ont été démontés. Durant les quatre années de construction, 350 000 m<sup>3</sup> de béton furent utilisés : le barrage est construit par plots fixés les uns aux autres afin d'assurer une complète étanchéité et une parfaite solidité.

En approchant, on croit comprendre mieux la taille de l'édifice mais c'est un leurre : comment se figurer la masse de ce barrage, la profondeur de ses fondations, l'épaisseur de sa base conçue pour résister à la pression de la retenue (que nous ne verrons pas) et la complexité du système qui, d'une eau de rivière, fabrique de l'électricité ?

Nous entrons et montons à la salle de commande. C'est la salle originelle, nous dit Chloé. C'est sans doute en partie vrai car de vieux écrans, de vieux voyants témoignent encore de la technologie des années d'après guerre. Mais des écrans récents,

des ordinateurs se sont imposés et remplacent le personnel. Aujourd'hui, la petite salle de commande est déserte. Personne n'y travaille et il n'y a même personne dans le barrage. Aucun employé, aucun ouvrier car tout est géré à distance, depuis Toulouse, nous dit Chloé. Ainsi a-t-on une vision globale de la production du bassin-versant et peut-on coordonner les divers barrages pour un fonctionnement optimal et une parfaite maîtrise de l'eau. Il y aurait bien du personnel d'astreinte mais il n'est pas présent sur le site : nous ne verrons personne. Et vers midi, deux des turbines seront mises en fonctionnement... depuis Toulouse, pour passer le pic de consommation d'électricité de la mi-journée. Car là est l'un des avantages des centrales hydroélectriques : il ne faut que cinq minutes pour que turbine et alternateur entrent en action et commencent à produire du courant alors que les centrales nucléaires nécessitent plusieurs heures à une journée entière. Le temps de réaction est largement en faveur de l'hydroélectricité...

L'un des écrans indique la production de chacune des usines liées à Chastang ainsi que le niveau de leur retenue. Si la hauteur de l'eau atteint la limite maximale autorisée, je suppose que des vannes s'ouvrent pour laisser passer la rivière. Nous apprenons que l'eau en surplus peut traverser le barrage sans faire tourner les turbines. Les deux évacuateurs de crues n'ont fonctionné qu'une seule fois "pour de vrai" depuis la mise en eau du barrage (en 1954). Depuis, les ingénieurs ont appris à maîtriser les crues et savent "conduire" les barrages sans utiliser ces évacuateurs (qui sont toutefois régulièrement testés et dont le personnel doit connaître le fonctionnement). Voir l'eau jaillir par ces évacuateurs et bondir par-dessus l'usine pour emplir la rivière au pied du barrage doit être un extraordinaire spectacle...



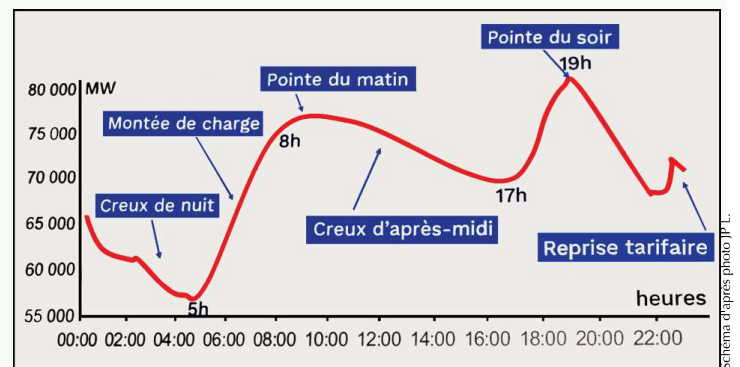
Sur l'un des tableaux originels (du moins je ne suppose) sont indiquées les canalisations et les conduites forcées qui relient la retenue aux diverses possibilités d'utilisation de l'eau. On y voit les trois conduites forcées alimentant les turbines (elles sont reliées entre elles) et on y voit aussi les conduites qui permettent de vider la retenue pour entretenir le barrage. La guide nous dit que cela a eu lieu au moins une fois sans préciser la date mais que cette opération ne se fait plus. Vider la retenue entraîne des dommages environnementaux considérables sur la faune aquatique, ce qui se comprend. Les techniques modernes permettent d'inspecter le barrage même si la retenue est pleine. Est-il possible d'entretenir un barrage sans jamais le vidanger est une question qui n'a pas été posée. Je constate, ailleurs, au barrage de Fabrèges, par exemple, que la vidange du lac est assez fréquente. Certes, cette retenue est minime par rapport à celles du Grand Escalier mais le lac est quand même vidé relativement souvent. Que deviennent les truites arc-en-ciel ?

Nous entrons dans l'usine proprement dite et sommes surpris du silence de cet espace immense : les trois groupes turbine-alternateur sont à l'arrêt. Un balcon permet aux visiteurs d'observer cet endroit et de regarder les énormes machines d'en haut. Bien que cet ensemble ait soixante-quinze ans, tout est propre, tout semble neuf : entretien parfait d'une mécanique conçue et installée dans les règles de l'art. Il est impossible d'enlever les alternateurs de cent cinquante tonnes ni les turbines ni les spirales qui les entourent mais il est possible de réparer ces machines élément par élément. Les groupes sont d'origine mais régulièrement entretenus.

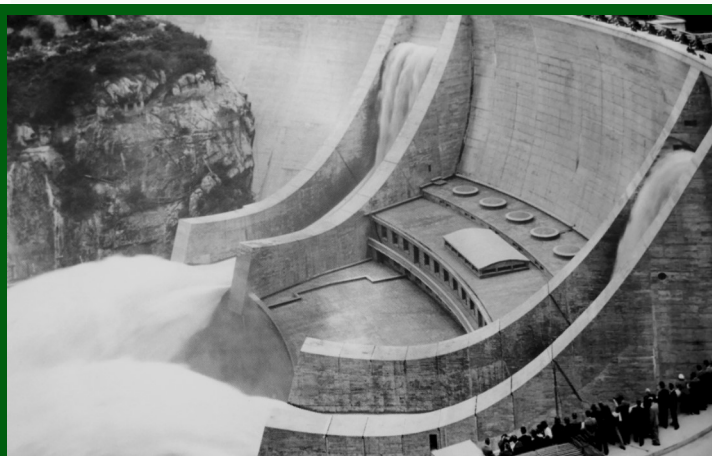
La guide nous explique, schémas et maquettes à l'appui, les différentes catégories d'usines hydroélectriques et les différentes turbines qui leur sont liées. Il existe quatre sortes d'usines hydroélectriques et au-

tant de turbines. Les centrales dites de haute chute<sup>1</sup> (supérieure à 300 m) utilisent des turbines Pelton qui tournent verticalement. Les centrales de moyenne chute (entre 30 et 300 m) utilisent des turbines Francis à rotation horizontale. Celles en service au Chastang pèsent 85 tonnes chacune et mesurent cinq mètres de diamètre. Les centrales dites "au fil de l'eau" ou de "basse chute" fonctionnent avec des turbines Kaplan et, enfin, l'usine marémotrice de la Rance fonctionne avec des turbines bulbes.

Chloé explique qu'outre les trois groupes que nous observons, il existe au Chastang deux autres petits groupes qui sont utilisés pour relancer les machines en cas de black-out. Je n'ai pas bien compris comment cela fonctionnait sauf qu'il existe une chaîne de remise en route des turbines et alternateurs qui assurerait le courant nécessaire au redémarrage de tout le système électrique français. La guide nous dit que ces deux petits groupes garantissent l'autonomie du barrage.



Note n° 1 : La centrale de haute chute la plus caractéristique, près de chez nous, est celle de Pragnères qui turbine les eaux de Cap de Long, situées plus de mille mètres plus haut. La plupart des barrages de la haute vallée de la Dordogne sont de moyenne chute. L'usine de Tuilière et celles sur le Rhin sont de basse chute (ou au fil de l'eau).



Les évacuateurs de crue en fonction, barrage du Chastang



Contrôle des machines et entretien



L'avantage des centrales hydroélectriques est leur réactivité : il ne faut que cinq minutes pour que l'un des groupes démarre et produise de l'électricité. Nous le verrons vers midi lorsque deux des groupes du Chastang seront mis en marche pour faire face au pic de consommation de la mi-journée. Nous nous en apercevrons en constatant une augmentation du débit de la rivière.

Naturellement, nous ne pouvons pas entrer dans les turbines mais, grâce à la guide, pouvons entrevoir son fonctionnement. L'eau venue de la retenue (70 m de hauteur de chute), une fois la porte ouverte, traverse une grille qui filtre les éléments dangereux pour les machines (bois, poissons...). Elle passe la vanne papillon, s'engouffre dans une conduite forcée dont le diamètre semble diminuer en approchant de la turbine et passe dans une spirale qui entoure la turbine. Si les volets de cette spirale sont fermés, l'eau traverse le barrage sans travailler : on abaisse ainsi le niveau de la retenue. Si les volets sont ouverts, l'eau jaillit sur les ailettes de la turbine et l'entraîne dans son mouvement rotatif. Le rotor auquel elle est reliée tourne et entraîne l'alternateur.

Différents transformateurs font varier la tension du courant jusqu'à ce que j'allume une lampe chez moi ou recharge mon téléphone portable (même si, à Pessac, il est plus probable que le courant vienne de Blaye que du Chastang). Le débit de l'eau qui affronte une turbine serait de 177 m<sup>3</sup>/s, nous dit la guide, ce qui me semble considérable ! L'alternateur tourne à 150 tr/min.



Carte du bassin de la Haute Dordogne

Nous atteignons l'extrémité de l'usine et arrivons sous le pont élévateur capable de soulever jusqu'à 490 t : il fut, nous affirme Chloé, le plus puissant du monde lors de son installation. Il peut se déplacer au-dessus de tout l'espace de l'usine et permet de soulever les éléments des machines que l'on souhaite vérifier ou remplacer.

La surprise est de passer la lourde porte métallique pour entrer dans la salle des vannes de pied, installée entre le barrage lui-même et la salle des machines que j'appelle l'usine. L'espace est étroit et sombre, profond, sans ouverture. On y aperçoit le système des vannes qui libèrent l'eau de la retenue et la font surgir dans les turbines. La guide explique qu'il est nécessaire d'équilibrer les pressions (à 7 bars) de part et d'autre des vannes dites aussi papillon lors de leur ouverture pour éviter les coups de bélier.

Nous quittons le site à 12 h 45 pour déjeuner à Argentat, dans un restaurant sis au bord de la Dordogne : "l'Auberge des Gabariers". Ce nom nous plonge dans l'histoire de la région, histoire chamboulée par l'arrivée du train et la construction du Grand Escalier. Au menu, rien de très original hormis le kir offert par le Comité et servi en bouteille. Terrine campagnarde et sa salade variée, magret et aiguillette de canard et ses pommes de terre à la sarladaise, brioche façon pain perdu et sa glace à la vanille. Café et vin. Nous déjeunons pour partie d'entre nous dans la salle, pour les autres sous la toile, avec vue sur la rivière et la pluie qui mouille la vallée.

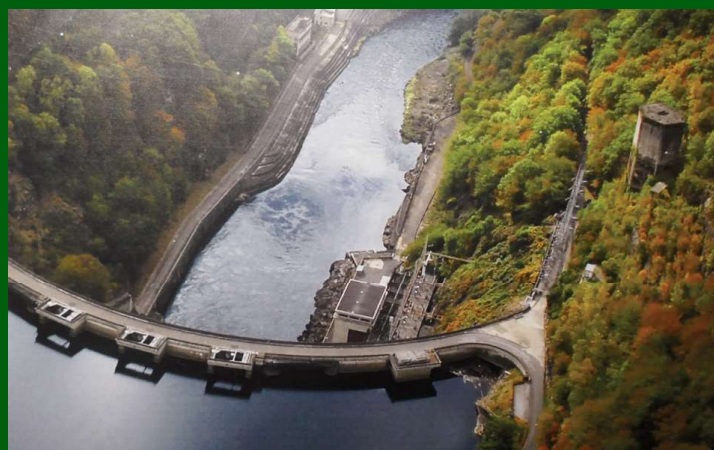


Image d'après photo J.P.L.

La retenue, le barrage et la rivière

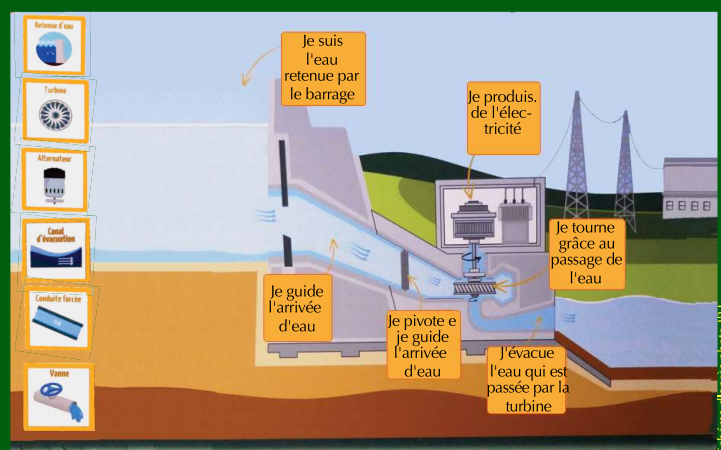


Schéma d'après photo J.P.L.

Jeu pour les enfants : anatomie d'un barrage





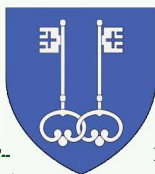
Image du set de table au restaurant L'Auberge des Gabariers

Argentat, rive droite : le quartier des pêcheurs et leurs maisons à balcon

## ARGENTAT-SUR-DORDOGNE

Vers 15 h15, nous remontons vers le centre-ville et trouvons, devant l'office du tourisme notre nouvelle guide, Marion, que nous avons rencontrée au centre d'interprétation. Elle entreprend de nous raconter l'histoire d'Argentat-sur-Dordogne : toute localité a son histoire et l'art des guides consiste à la rendre palpitante. Notre jeune guide m'a paru très douée pour cela en nous promenant par les rues de la ville.

Argentat fut celte, ce qui n'est pas étonnant. Des Gaulois s'installèrent sur une colline proche de la rivière, choisie pour se situer à proximité du seul gué qui permettait, à l'époque, de traverser la Dordogne sur une route qui reliait l'Armorique à la Méditerranée. La localité fut donc, dès son origine, un lieu de passage (donc de commerce). Cet oppidum se situait sur la colline du Puy-du-Tour. Les Romains décidèrent de descendre vers la rivière et construisirent la première ville. Marion indique qu'il devait y avoir des



villas mais peu de traces ont été retrouvées. Au Ve siècle, un atelier monétaire fut installé : des pièces mérovingiennes portant les mots "*Argentat fecit*" (fabriqué à Argentat) le prouvent et montrent l'importance commerciale de la localité.



Nous quittons la place Da Maïa et suivons notre guide dans les ruelles du quartier historique.

Rue Sainte-Claire, nous nous arrêtons face au n° 2 : une maison en granite portant la date de 1658, affublée d'une échauquette. Je remarque les arcs de décharge en pierres de schiste posées verticalement. Marion explique la suite de l'histoire... Dès le XI<sup>e</sup> siècle, Argentat était sous la protection d'un seigneur local, le puissant vicomte de Turenne<sup>2</sup>. Il possédait une immense vicomté : mille deux cents villages et cent mille habitants nous af-

Note n° 2 : C'est en octobre 2016 qu'avec le Comité, nous avons visité Turenne et fait le tour du château.



Quartier des pêcheurs : les maisons à balcon



La vigerie et sa tourelle, maison du viguier (Rue Sainte-Claire)





Trois des vitraux de l'église Saint-Pierre : vie du saint et vues du village



Maison avec tourelle

firme Marion. Territoire qui était presque indépendant du royaume de France, le vicomte ne lui prêtant qu'hommage. On y battait monnaie, on y rendait la justice ; la fiscalité était indépendante et différente de celle du royaume et, bien sûr, la vicomté était exemptée des taxes royales. Ce système dura six siècles, soit largement le temps de s'enrichir : les villes y connurent un essor exceptionnel. Le territoire était bien trop grand pour être administré par un seul homme. C'est pourquoi, à Argentat, un vicaire par le comte envoyé, dirigeait le petit territoire autour d'Argentat. Et logeait au 2 rue Sainte-Claire.

Nous suivons maintenant la guide et montons un escalier qui nous conduit devant l'église Saint-Pierre, construite en granite. Cette église remplaça une église qui en remplaça une autre plus ancienne, qui... Bref, celle dans laquelle nous entrons date du XIX<sup>e</sup> siècle et fut bâtie dans un style néogothique fort à la mode à l'époque. Elle possède une nef centrale et deux collatéraux ; trois vitraux allongés éclairent le

chœur. Marion explique de nouveau : bien sûr, la vicomté mais aussi la religion. Je suppose que l'Église ne pouvait laisser de côté une région riche... Un prieur venu de Carennac<sup>3</sup> s'installa au village et partagea le pouvoir avec le viguier du vicomte. Une co-seigneurie, nous dit la guide. Est-ce pour cela que le blason de la localité est orné de deux clés ? Dès le XI<sup>e</sup> siècle, l'église fut donc donnée au prieur de Carennac. Les deux seigneurs devaient se partager les revenus générés par la ville telles que les taxes sur les moulins et sur les fours à pain, les fameux bans. Il y avait donc, nous apprend Marion, deux moulins et deux fours : comment pousser la population à fréquenter l'un plutôt que l'autre ?

Certains vitraux de cette église sont de facture récente, XX<sup>e</sup> siècle probablement, et conjugue vues de la ville et vie du saint auquel est dédiée l'église.

Note n° 3 : C'est en octobre 2021 qu'avec le Comité, nous avons visité Carennac, village, église et prieuré. Nous avons appris que Fénelon y séjourna.



Rue Sainte-Claire et l'escalier pour monter vers l'église Saint-Pierre



Église Saint -Pierre et place



Quittant l'église, nous atteignons le manoir de l'Eyrial daté de 1437, l'âge d'or d'Argentat : le XV<sup>e</sup> siècle. Marion explique que les familles devenues riches se firent construire des demeures auxquelles la tour devenait preuve de richesse. Plusieurs maisons anciennes de la ville sont ainsi flanquées d'une tour quadrangulaire. Marion nomme ces tours des tours de noblesse. Au manoir de l'Eyrial, il m'a semblé que la tour pentagonale était, en partie, à pans de bois... Au XVII<sup>e</sup> siècle, après rénovation, cette demeure servit de maison consulaire. Elle serait la plus ancienne maison d'Argentat encore debout. Ce qu'ajoute ensuite notre guide m'étonne : est-ce légende ou réalité ? Elle nous raconte que Mandrin, le célèbre bandit savoyard dont une chanson populaire narre les exploits, serait venu jusqu'à Argentat en 1754 et aurait incendié le manoir qui dut être restauré une nouvelle fois. Il était en lutte contre les fermiers généraux, nous explique Marion.

La guide ne nous dit rien sur la période des guerres de religion ni que la ville opta pour la Réforme, ce qui causa moult troubles pendant longtemps. Mais elle nous raconte comment Louis XIV instaura une taxe sur le tabac qui commençait à être cultivé en France après avoir été importé des Amériques. Or, sur la vicomté de Turenne, pas de taxe ! Aussi n'est-il pas étonnant qu'elle devint un très important centre de production jusqu'à ce que le vicomte vendit sa vicomté à Louis XV : fin de la période d'abondance. Le manoir de l'Eyrial fut-il un entrepôt pour le tabac ?

Nous poursuivons notre promenade dans la ville, heureux de ne pas être mouillés par une pluie annoncée. N'oublions pas qu'il pleuvait pendant le repas puis que la pluie cessa avant de quitter l'auberge : chance ! Nous atteignons ainsi la place du Général Delmas, un illustre inconnu sauf de la population d'Argentat. Nous découvrons, en écoutant la

guide, un rapide résumé de sa vie de soldat : né à Argentat en 1868, dans la maison à encorbellement qui occupe un côté de la place, il participa à la guerre d'indépendance des États-Unis, combattit avec l'armée du Rhin puis celle d'Italie. Il fut mis en disgrâce entre 1802 et 1813, année où il retrouva son rang et combattit pour l'empereur. Il mourut lors de la bataille de Leipzig, en 1813.

Quittant la placette ombragée et le buste du général, nous descendons vers la rivière : ne serait-il pas temps que notre guide nous la raconte, la rivière car, en réalité, d'Argentat, la seule chose que je connaisse, c'est la rivière et son commerce. Il y eut la rivière avant les grands barrages et il y a la rivière après les grands barrages.

Avant, nous ne pouvons qu'imaginer ce qu'était la vie sur les rives de la Dordogne du temps où elle était encore la rivière Espérance. Il faut imaginer les saumons remonter le cours d'eau et la pêche si fructueuse que les gens n'en voulaient pas manger plus de trois fois par semaine. Ce serait une erreur, nous explique Marion, de croire que le nom "Argentat" vienne de l'argent. D'après elle, "Ar" est un vieux préfixe qui signifie rivière, le reste voulant dire "passage", "gué" ou "gens". Ainsi devons-nous comprendre le sens du nom "Argentat" comme signifiant "les gens de la rivière" ou "le passage de la rivière", "le gué de la rivière".

La rivière devait être navigable depuis au moins le VIII<sup>e</sup> siècle car la légende de Sacerdoce mentionne cette navigabilité. Le saint étant mort à Argentat, son corps fut descendu sur la Dordogne jusqu'à Calviac pour être rapporté à Sarlat. Pendant des siècles, il n'y eut pas de pont (sur l'autre rive, une rue se nomme "rue du bac") non que l'on ne savait pas les faire mais la Dordogne, capricieuse, les emportait tous les cinquante ans environ. Il fallut attendre la technologie



Le manoir de l'Eyrial et sa tour pentagonale



La maison du général Delmas



du XIX<sup>e</sup> siècle pour qu'un pont résistât enfin aux eaux impétueuses. De plus, la Dordogne marquait une frontière entre la vicomté sur la rive droite et le territoire du prieuré de Carennac, sur la rive gauche. Le pont actuel marque aussi une frontière, nous explique la guide : en aval du pont, le quartier des belles demeures (que nous venons de visiter), en amont, le quartier des pêcheurs et des gabariers (où nous avons déjeuné). Ces maisons de pêcheurs, construites près de l'eau, avaient toutes un étage et un balcon. Naguère quartier défavorisé et pauvre, il est aujourd'hui le plus fréquenté, le plus pittoresque de la petite ville.

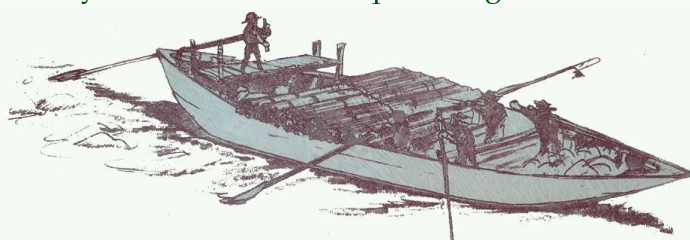
C'est en arrivant aux vestiges d'une ancienne gabare posée sur le quai que Marion nous raconte enfin la vie sur la rivière. Si la navigation existait sur la Dordogne depuis le VIII<sup>e</sup> siècle, le commerce fluvial explosa véritablement mille ans plus tard, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et dura jusqu'au XIX<sup>e</sup>. Chaque tronçon de la rivière, chaque localité avait ses propres gabares, adaptées au transport local. Elles n'étaient donc pas les mêmes en aval, vers les grandes eaux océanes soumises aux marées et aux vagues ou vers l'amont, lorsque le cours d'eau n'était navigable que quelques semaines par an et, parfois, sans retour possible. À Argentat, les gabares se nommaient courpet et c'est un courpet qui est posé sur le quai, devant nous. Ces bateaux pouvaient être fabriqués à Spontour (en amont du barrage du Chastang) ou à Argentat. Lors de la saison des crues au printemps et à l'automne (37 jours par an), ils descendaient la rivière jusqu'à la Roque-Gageac, parfois jusqu'à Libourne, chargés de bois (merrain en chêne pour la tonnellerie et carassonne pour les piquets de vigne), parfois de châtaignes, de fromages, de cuir ou de charbon mais ils ne pouvaient pas remonter car la rivière ne le permettait pas. Il était donc inutile de construire un bateau bien fait : il suffisait qu'il résistât à un seul voyage. Le bois dont il était fait était vendu à l'arri-

vée pour servir de bois de chauffage. Les hommes remontaient à pied : ce ne pouvait donc pas être un métier mais un appoint dangereux ; les gabariers de la haute vallée étaient souvent bûcherons et stockaient du bois pour la saison des descentes, à la période des eaux marchandes.

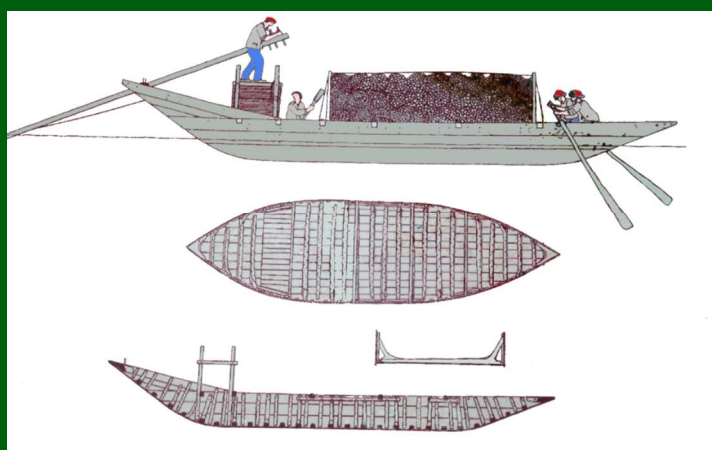
Quatre ou cinq hommes étaient nécessaires pour diriger un courpet sur la rivière en crue : un capitaine, un gaffeur, deux rameurs et un homme qui écopait. Avant de partir, une messe était célébrée devant la croix des gabariers, sur le quai, et une procession était organisée le long de la rivière, ce qui témoignait de la dangerosité du voyage.

Cependant, un commerce existait à la remontée. Les gabares conçues pour plusieurs voyages remontaient une partie de la rivière par halage (bêtes, hommes ou femmes) et rapportaient le sel, indispensable pour conserver les aliments. Au retour, les gabariers rapportaient aussi d'autres produits de la mer. La guide mentionne les stockfischs dont Argentat devint célèbre pour sa spécialité à la morue.

Au plus fort de ce trafic fluvial, entre 1858 et 1867, trois cents courpets éphémères étaient construits chaque année. Ils transportaient quelque trois mille tonnes de marchandises vers l'aval de la rivière. Les courpets étaient construits en tremble, aulne ou bouleau ; les soles étaient plates, les bords verticaux et les deux extrémités pointues et relevées. Ceux construits en chêne étaient vendus comme bateaux d'allège dans le Bas-Pays. On construisit un quai à Argentat.



Dessin d'après panneau exposé sur le quai



Dessin d'après panneau exposé sur le quai

Plan d'un courpet



Gabarier en bois



Trois images d'après photo P.L.

Argentat et la crue de décembre 1952

Et puis un jour, quelque part dans la vallée, on entendit un sifflement aigu, inconnu, effrayant, à faire frissonner toute la population d'Argentat. C'était le coup de sifflet qui annonçait la fin d'un système commercial centenaire : le train arrivait à Argentat et condamnait le commerce fluvial. Finis les voyages aléatoires sur la rivière : le train était fiable et rapide, beaucoup plus efficace qu'un courpet, qu'une série de courpets. Tous les cours d'eau de la région vécurent la même tragédie : Garonne, Lot, Dordogne, Isle... Fini aussi le flottage du bois pour descendre les grumes vers l'aval. Il y avait eu un avertissement lors de la crise du phylloxéra : les vignerons "du bas", ruinés, n'avaient plus besoin ni de merrains pour les tonneaux ni de carassonnas pour les pieds de vignes. La dernière gabare marchande quitta Argentat en 1924, nous précise Marion, alors que le train était entré dans la ville en 1904.

Le coup de grâce, qui changea définitivement le cours de la rivière pour les millénaires à venir, fut la construction des quatre grands barrages du Grand Escalier d'eau (cinq avec celui d'Argentat !). Les gorges furent noyées et la Dordogne, qui était un lieu de travail et une réserve de nourriture, devint un lieu industriel d'abord puis, peu à peu, touristique. Les habitants surent s'adapter et se reconvertirent. C'est ainsi, par exemple, que le quartier des pêcheurs au-

trefois mal fréquenté, devint celui des restaurants, du pittoresque, des promenades.

Avant la fin de notre visite, la guide raconte la légende du coulobre, ce dragon ailé au corps de serpent et aux pattes griffues, qui, tapi dans les profondeurs de la Dordogne, attendait les malheureux gabariers et s'en nourrissait après avoir fait chavirer et couler leurs embarcations. La descente faisait peur, les gabariers étaient très superstitieux ; c'est pourquoi une messe avant de l'entreprendre était indispensable...

Nous remontons au centre-ville. Notre chauffeur vient nous chercher et, à 16 h 45, nous quittons Argentat. La plus grande partie de la ville nous reste inconnue mais l'histoire du commerce fluvial nous est maintenant bien connue. Faut dire que depuis quelques années, les voyages du Comité vers la Dordogne, la Corrèze ou le Lot nous ont permis de l'entendre plusieurs fois.

Une heure plus tard, nous atteignons l'A89. Juste après la gare de péage de Thonon, j'aperçois, sur la gauche, la "petite Maison Blanche" que je guettais déjà ce matin. Halte rapide sur l'aire du Manoir, sous la pluie revenue puis route vers Bordeaux. Miguel remercie le groupe pour sa confiance et sa gentillesse, suite à l'enveloppe reçue pour ses services. Il est 20 h 40 : fin du voyage.

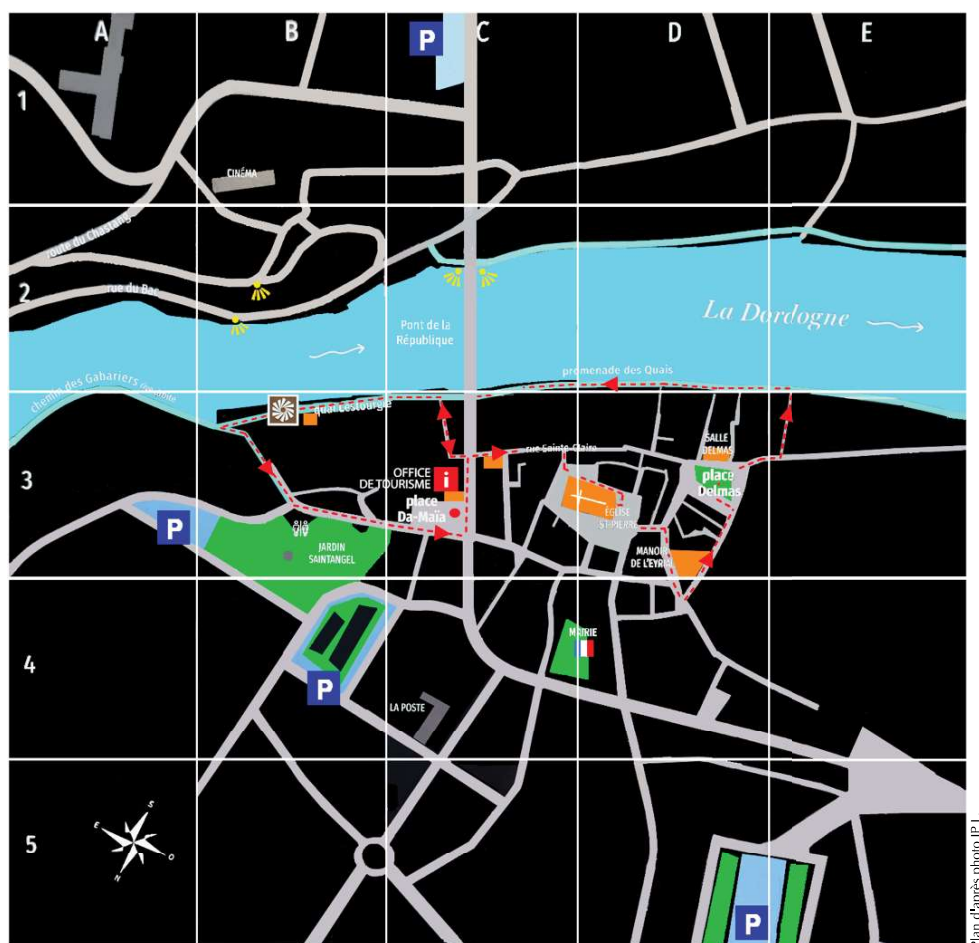


Enseigne sur le quai des pêcheurs



Quelques maisons de la rive gauche à travers une arche du pont





Plan d'Argentat-sur-Dordogne et itinéraire parcouru avec la guide

Plan d'après photo JP L.



Écrit par Jean-Pierre Lazarus en avril et mai 2025  
d'après les notes prises au cours du voyage  
et d'après divers documents pêchés sur la Grande Toile Mondiale.  
Les photos sans cartouche sont de l'auteur.

